IANN-ES-KOLMWENN.

LÉGENDE BRETONNE.

Cette légende est une variante de celle de M. de La Villemarqué, intitulée : *Iannik-Skolan*. Lars, Jean-Marie, gardien du magasin des Subsistances, me l'a communiquée oralement sous le titre que je lui conserve ; elle est, à mon avis, de composition très ancienne, et semble se rapporter à l'enchanteur Merlin. Je vais essayer de le démontrer en puisant, à la meilleure source, dans les ouvrages de M. de La Villemarqué, des preuves que je rapprocherai du texte de la légende. Dans le roi des livres bretons, le *Barzaz-Breiz*, cet auteur dit, page 192, 2e volume, 4e édition : « Je ne doute pas que la » 2e partie de la ballade de *Iannik-Skolan* ne soit infiniment » plus ancienne que la première : l'identité du nom du meur- » trier de la jeune paysanne de Melrand avec celui d'un autre » héros romanesque d'une époque très reculée, aura produit » la confusion, sans doute lors du passage de la simple bal- » lade vannetaise dans le pays de Tréguier. Le héros primitif » a été chanté par le barde Merlin, qui l'appelle *Y-Skolan*. »

Je partage l'avis de M. de La Villemarqué : il y a dans sa

ballade de *Iannik-Skolan* deux ballades bien distinctes : celle de *Morised* , dont j'ai aussi une variante sous ce titre , et celle de *Iannik-Skolan*. Aussi bien que leurs titres, ces ballades diffèrent entièrement entr'elles et n'ont, dans les versions que je possède , aucun trait de ressemblance. Le nom du meurtrier n'est pas même cité dans celle de *Morised*, et, dans *Iann Es-Kolmwenn*, il n'est fait non plus aucune mention de cette jeune fille. Sous les autres rapports, on ne peut nier l'identité d'origine de cette dernière légende avec celle de *Iannic-Skolan* proprement dite, commençant à la 2e partie. Toutes deux sortent évidemment d'une même source ; mais cette source quelle est-elle?

M. de La Villemarqué affirme que le héros primitif *Y-Skolan* a été chanté par Merlin. Sans nier ce fait, j'ose avancer que la ballade entière que je donne ici a tout l'air de se rapporter à cet enchanteur lui-même, désigné sous le nom de *Iann-Es-Kolmwenn*, c'est-à-dire Jean issu, né de colombe blanche.

Dans un autre ouvrage, qu'il a publié en 1862, sous le titre de l'*Enchanteur Merlin*, le même auteur fournit des preuves à l'appui de mon assertion. On y lit, page 10 et suivantes, que ce barde, qui occupa une si grande place au moyen-âge, dut sa naissance, selon la mythologie celtique, à l'union d'un esprit de l'air, *Duz*, transformé en tourterelle, avec une fille de roi, vierge chrétienne qui fuit le monde pour cacher le déshonneur de sa maternité.

Retirée dans une grotte, cette mère chante à son fils au berceau, sous une forme légendaire toute poétique, l'histoire de sa naissance. Qu'il me soit permis de citer ici une grande partie de cette remarquable pièce bretonne, trop peu connue des Français, si ce n'est dans cet ouvrage où l'auteur a donné de nouvelles preuves de ses connaissances étendues des tradi-

tions celtiques, et a habilement su dégager la vérité des ténèbres qui la voilaient.

Breman trizek miz ha teir zun E oann dindan ar c'hoad e hun.	Voici treize mois et trois semaines Que dans le bois je m'endormis.
Hun eta, va mabik, va mabik ; Hun eta, toutouik lalla.	Dors, dors, mon enfant, mon enfant; Dors, dors, enfant, dors.
Kleviz o kana eul lapouz, Kane ken flour, kane ken douz.	J'entendis chanter un oiseau. Il chantait d'une voix si fraîche, d'une voix si douce.
.....	.....
Kement ma'z iz d'he heul dibred, Touellet gant-han va spered.	Si bien que, sans y prendre garde, Je le suivis, l'esprit charmé.
.....	.....
Merc'hik roue, a lavare, Kaer oud'vel gliz ar beure ;	Vierge royale, disait-il, tu brilles Comme la rosée du matin.
.....	.....
Pa bar ann heol, souezet e ; Na piou a vo da bried-te ?	Tu le ravis, quand il se lève, le soleil; Qui sera ton époux ?
.....	.....
Ma zelfe lez Doue ouz en Gant goulou deiz man ne lakfenn !	Puisse le roi du ciel me regarder ; Quant à l'aube du jour, que m'importe !
Ne lakfenn man gant sell ann heol, Ken nebeud gant sell ar bed-holl.	Que m'importent les regards du soleil, Ou même les regards de tout l'univers !
.....	.....
Kana re brao-oc'h-brao alkenn ; Ha me d'he heul, souchet va fenn.	Ses chants devenaient de plus en plus beaux Cependant, et je le suivais tête baissée
Ken e koueziz skuiz-stank kousket Dindan eunn derven, er gwasked.	Si bien que je tombai épuisée de fatigue Et que je m'endormis sous un chêne, à l'écart.
Hag eno am boe eunn hunvre Am sapeduaz beteg re.	Or, dans ce lieu, je fis un rêve Qui m'agita extrêmement :
E oann ebarz ti eunn duzik ; A dro war dro eur feuntennik	J'étais dans la grotte d'un petit Duz, Entourée des eaux d'une fontaine.
.....	.....

Ann duzik ne oa ket er ger ; Ha me diogel ha seder.	Le petit Duz n'était pas chez lui; J'en étais rassurée et joyeuse.
Pa weliz o tont diouz a-bell Eunn durzunel a denn-askel.	Tant que de loin je vis venir A tire-d'aile une tourterelle.
Hag e stokaz gant he begik Diouz moger voull ti ann duzik.	Elle frappa de son petit bec Aux murs de cristal de la grotte.
Ha me sod , gant truez out-hi , Mont da zigor ann or d'ezhi.	Et moi , sotte, par pitié pour elle , Je lui ouvris la porte , hélas !
Hag hi ebarz , ha da rodal. Tro-war-dro d'ann ti , o nijal.	Et elle d'entrer , et de faire le tour De la grotte en voletant.
Gwech war va skoaz, gwech war va fenn , Gwech e nije war va c'herc'henn.	Parfois sur mon épaule, parfois sur ma tête , Parfois sur mon sein elle volait.
Teir gwech ouz va skoarn a bokaz, Ha kuit dreo enn dro d'ar c'hoat glaz.	Trois fois elle baisa ma joue, et puis S'en retourna gaiement sous le bois vert.
Mar oa dreo hi , me n'am oun ket ;	Si elle était joyeuse , moi je ne le suis pas;
Malloz d'ann heur e oann kousket!	Maudite soit l'heure où je m'endormis !
Ann dour a ver diouz va lagad Pa dleann kavel luskellat.	Les larmes coulent de mes yeux D'avoir un berceau à balancer.
A-ioul vefe enn ifern skorn	Je voudrais qu'ils fussent dans l'abîme de glace
Ann duarded kik hag askorn !	Les esprits noirs en chair et en os.
.....	.....
— Ar mab, hag hen nevez ganet,	— L'enfant , tout nouveau-né qu'il était ,
O c'hoarzin en deuz diskanet :	Eclata de rire et se mit à répéter le refrain :
Hun eta, va mabik, va mabik ;	Dors , dors, mon enfant , mon enfant ;
Hun eta , toutouik lalla.	Dors , dors , enfant , dors.
Tavit, va mamm , na welet ket, Gan-in n'ho po preder e-bed.	Ma mère , cessez de pleurer , Je ne vous donnerai aucun chagrin.
Nemet n'am euz gwall galonad	Mais c'est pour moi un vrai crève-cœur
Ober eunn duard diouz va zad.	D'entendre appeler mon père esprit noir.
Etre ann env hag ann douar , Va zad zo ker kaer hag al loar	Mon père , entre le ciel et la terre , Est aussi brillant que la lune.

.....	.....
Ra viro Doue da vikenn Va zad diouz puns an ifern ien !	Que Dieu préserve éternellement Mon père de l'abîme glacé !
.....	.....
Ar vamm a oc souezet braz : He man zo *marz* mar boe biskoaz !	La mère fut bien étonnée : Voici une *merveille* s'il en fut jamais.

Ce mot *merveille*, rendu par *Marz* dans notre langue, est le nom consacré par la postérité à l'enchanteur. *Marz*, merveille, *Marzin*, homme merveilleux, qui ne reconnaît que Dieu plus savant que lui. Mais est-ce bien le nom que la mère donna à son fils dès sa naissance ? Chrétienne, elle dut faire baptiser son enfant et lui imposer, sur les fonts, un nom de saint... Jean, nom prophétique, lui convenait. A côté de ce nom chrétien, un nom profane, mais significatif, et semblable à ceux de l'époque, a dû encore, ce me semble, avoir été donné par la vierge royale à son fils, pour marquer l'origine presque surnaturelle de celui qui, plus tard, par ses chants et son dévouement à sa patrie, retarda de plusieurs siècles la ruine de la nationalité bretonne. Or, ce nom, qui résume en même temps la position respective du père et de la mère, si l'on veut bien remarquer la métamorphose du *Duz* en tourterelle et la virginité de la fille royale, convient on ne peut mieux à Merlin : *Es-Kolmwenn*, né de colombe blanche. « Un autre barde contemporain, continue M. de La Villemarqué, descendu sur la terre comme notre *Duz*, pour s'incarner, comme lui, prétend avoir été *Marddin* ou *Marzin*, en temps qu'esprit, avant d'avoir porté, en tant qu'homme, le nom de *Taliesin*, front rayonnant. » — « Je suis, dit-il, un être merveilleux dont personne ne sçait l'origine. Jean le prophète m'a connu sous le nom de *Marddin*.... Ma patrie est dans les étoiles. »

Ce nom *Marzin* n'a donc pas été donné seulement à l'enchanteur en question, il était, comme on le voit, appliqué

indistinctement aux êtres merveilleux, et un nom commun plutôt que patronymique, tandis que *Es-Kolmwenn* paraît se rapporter uniquement à Merlin et le désigner entre tous, à en juger d'après la ballade ci-après. On lit à la page 33 du livre que nous citons : « Dans le cas où il (Merlin) aurait reçu le baptême, comme l'affirment les annales galloises, il aurait conservé néanmoins la plupart des superstitions des membres de son ordre ; ainsi, il y a lieu de penser qu'il vénéra les bois, les fontaines, les pierres et plus ou moins les esprits de l'air, de l'eau, du feu et de la terre ; qu'il interrogea les astres, etc... de sorte que les prêtres chrétiens auraient pu dire de lui ce qu'ils disaient d'un autre de ses contemporains : « Quoiqu'il ait été lavé dans la fontaine sacrée, il n'a absolument rien de chrétien que le nom. »

En cela, certainement, Merlin tenait des membres de son ordre, mais bien plus encore de sa nature, car ne venons-nous pas d'entendre plus loin l'oiseau qui charma la vierge royale, lui dire : « Tu le ravis, quand il se lève, le soleil » ; et quand l'enfant nouveau-né répond à sa mère pour la consoler et lui reprocher en même de traiter son père d'esprit noir, ne s'écrie-t-il pas : « Mon père, entre le ciel et la terre, est aussi brillant que la lune. » Oui, Merlin se livra par instinct et par nature à ces superstitions, il interrogea le ciel, j'en ai la preuve dans l'exclamation païenne et intraduisible qu'il jette à son dernier moment, lorsque sa mère lui dit : « Puisque Dieu t'a pardonné, je te pardonne aussi, mon fils. » « O trois fois mille (bénédictions) à la lune et aux étoiles ! O trois fois mille (louanges) au soleil béni ! » Exclamation qui marque un accent de profonde gratitude, bien qu'elle contraste avec celle qu'on prête au même Merlin lorsque le bienheureux Kentigern l'eût lavé dans l'eau de la régénération : « Je crois, dit-il, fermement en un Dieu triple et un. »

Ces superstitions, ou, si l'on veut, ce savoir profond et mystérieux d'un homme supérieur à son siècle, attira à son auteur les anathèmes et les foudres des moines de son temps. Merlin s'en moqua et leur renvoya, continue M. de La Villemarqué, leurs invectives avec usure; il les traita d'imposteurs, de libertins et de méchants ; il leur prêta toute espèce de vices, jusqu'à la gloutonnerie, et, non content de leur retourner leurs affronts, tout fait croire qu'il passa des paroles aux faits. Son animosité se serait traduite par des actes d'une vengeance éclatante. On parle de troupeaux enlevés aux moines, d'une église incendiée et d'un recueil des Evangiles déchiré feuille à feuille et jeté à l'eau par Merlin. Ces actes et d'autres sont exprimés dans notre ballade d'une manière plus violente en quelque sorte : c'est tout un troupeau brûlé, c'est un moine égorgé à l'autel au moment de la consécration, c'est le livre de son père jeté à l'eau. Cet ensemble de faits, mis par la tradition sur le compte de Merlin, s'accorde, en tous points, avec la légende de *Iann-Eskolmwenn* et lui indique ainsi une date de composition bien reculée. Je ne dois pas omettre ici une observation importante à signaler. Dans ce récit breton, je crois voir, d'un bout à l'autre, comme une formule de confession générale, bien que les rôles paraissent en partie intervertis. Le pénitent veut obtenir le pardon de ses fautes, mais avant il doit se reconnaître coupable, avouer ses péchés et s'en repentir. Ce n'est pas Merlin qui déclare ses crimes, il sait qu'on les connaît ; sans les énoncer donc il en demande pardon, et alors on ne manque pas de lui en faire l'énumération détaillée. Or, cette mère si inflexible qui a fermé ses portes, n'est autre que l'Eglise qui articule froidement tous les chefs d'accusation; elle a bonne mémoire ; c'est l'Eglise des moines des mains desquels Merlin a refusé déjà la communion en s'écriant : « Que Jésus-Christ vienne lui-même me la donner ! » — Pauvre obstiné !

Dieu alors vient le toucher par la voix compatissante de la muse chrétienne, et, devenu enfin pénitent sincère, Merlin se fait accompagner de son saint patron. C'est saint Colomban, autre similitude de nom avec *Es-Kolmwenn.*

Lorsque la mère s'est laissée fléchir par les larmes et le repentir de son fils, le saint patron ajoute : « Dieu pardonne à qui sait pardonner. » Une preuve encore que c'est une confession, c'est qu'à la fin de la ballade, *Es-Kolmwenn* dit, en parlant du livre qu'il est accusé d'avoir perdu : « Le livre de mon père n'est pas perdu, il est dans la mer à dix-huit brasses de profondeur, avec un petit poisson qui le garde; trois feuilles seulement sont maculées : une par le sang, une par le feu, et la troisième par mes larmes. » — N'est-ce pas une récapitulation des crimes ou du repentir du coupable, récapitulation qui concorde avec celle que je lis à la page 67 du même livre de M. de la Villemarqué. Colomban arrive d'Irlande, monté sur un cheval noir, son manteau est noir, sa figure est noire, toute sa personne est noire. Merlin reconnaît le grand docteur qui lui dit doucement : « Je plains la faible créature qui s'élève contre le Seigneur. » Le barde incline la tête et confesse ses fautes; elles sont grandes : « J'ai brûlé une église, dit-il, j'ai enlevé les vaches d'un monastère, j'ai jeté dans l'eau le livre sacré. » On peut croire d'autant plus que c'est une confession, que l'Eglise, représentée par la mère, dit au commencement de notre légende : « Je l'avais enveloppé de blanc, et il est venu tout noir me voir ; il faut qu'il soit affligé. »

Merlin était affligé en effet ; il avait pris le monde en horreur et s'était retiré dans les bois pour y mener une vie de sauvage ; et, ajoute M. de La Villemarqué, pages 80 et 81, le soir même du jour où la foi, sous la figure du plus aimable des saints, avait reçu dans ses bras le barde infortuné, des

pâtres de la race des Pictes avaient tué, à coups de pierres, le noble chanteur qu'ils appelaient le fou. D'après tous ces rapports qu'a notre ballade avec les traits les plus saillants de la fin de la vie de Merlin, on ne peut mettre en doute qu'elle ne désigne ce barde malheureux et qu'elle ne soit, je le répète, très ancienne de composition, bien que la langue en soit rajeunie et mélangée de termes français. En outre, tout porte à croire qu'elle ne nous a été conservée que parce qu'on l'a appropriée à quelque personnage plus moderne. Cette hypothèse se base, dans mon opinion, sur la strophe où *Es-Kolmwenn* est accusé d'avoir tué ses quatre sœurs, crime dont il n'existe nulle trace dans la vie de Merlin et dont il aurait fait l'aveu aussi bien que de ses autres fautes. Quant aux quatre meules de blé qu'il est accusé d'avoir brûlées, aux deux lampes d'or et aux deux lampes d'argent qu'il aurait volées, il se pourrait qu'elles eussent aussi appartenu aux moines. Je laisse au lecteur à en juger. Voici la légende dans toute sa simplicité.

IANN-ES-KOLMWENN.

Iann Es-Kolmwenn hag he baeron	Jean Es-Kolmwenn, accompagné de son parrai n,
A zo deut da c'houlen pardon;	Est venu demander le pardon,
A zo deut da c'houlen pardon,	Est venu demander le pardon
Ha d'he bec'hejou remision.	Et la rémission de ses péchés.
Enn ti oa noz pa'z int deuet;	La maison était sombre quand ils y sont arrivés,
Ha noz vad ho deuz lavaret;	Et bonne nuit ils ont dit; bonne
Noz vad da holl dud ann ti-man,	Nuit à tous les gens de la maison,
Hag eet int da gousket enn-han?	Sont-ils tous allés se coucher?
Eet eo ann holl da gousket,	— Tout le monde est allé se coucher
Nemed-oun-me azo choumet,	Si ce n'est moi qui suis restée,
A zo choumet, me va-unan,	Restée, moi seule, pour éteindre
Da laza'r goulou, da baka'nn-tan,	La chandelle et ramasser le feu.

O itroun Varia ann Dreinded !
Piou ar re-man a zo deuet?
M'em boa alc'houzet va doriou,
Ha prennet mad va frenestou.

— O grek, o grek, na spountit ket!

Ouz ho map Es-Kolmwenn komzet,
Deut gant he baeroun d'ho Kwelet,

Da c'houlen eunn dra a zo red.

— Mard-eo va mab ez eo he-men,
M'em boa he lianet e gwenn,
Hag eo deut e du d'am gwelet;
Evit doare ez eo poaniet?

— Euz tan ar plukator e teuann,
Da dan ann ifern eo ez ann;
Da dan ann ifern da zevi,
Ma na girit va fardoni.

— Penaoz e vez-te pardonet ?
Doue ganez zo re ofanset,
Doue gan-ez zo re ofanset,
Da beder c'hoar ac'h euz lazet.

— C'houzoc'h er-vad, va mamm em [beuz;
Hogen, dre c'hlachar ha dre geuz,

Pa'z oun pardonet gant Doue,
Va mamm baour, pardonit ive !

Eus tan ar plukator e teuann,
Da dan ann ifern eo az ann;
Da dan ann ifern da zevi,
Ma na girit va fardoni.

— Penaoz e vez-te pardonet ?
Doue gan-ez zo re ofanset;
Doue gan-ez zo re ofanset,
Pevar bern-ed c'heuz d'in devet.

— C'houzoc'h er-vad, va mamm, em [beuz;
Hogen, dre c'hlac'har ha dre geuz,
Pa'z oun pardonet gant Doue,
Va mamm baour, pardonit ive!

O Dame Marie de la Trinité!
Qui sont-ils ceux-ci qui sont venus?
J'avais fermé mes portes à clef
Et mes fenêtres à la targette ;

— O femme, o femme, soyez sans crainte !

Vous parlez à votre fils Es-Kolmwenn;
Il est venu vous voir avec son parrain,
Vous demander ce dont il ne peut se passer.

— Si celui-ci est mon fils,
Je l'avais enveloppé de blanc
Et il est venu tout noir me voir;
Il paraît donc qu'il est affligé ?

— Je viens du feu du purgatoire,
Je retourne au feu de l'enfer,
Au feu de l'enfer pour y brûler,
Si vous ne daignez me pardonner.

Comment serais-tu pardonné?
Tu as trop offensé Dieu ;
Tu as trop offensé Dieu,
Tu as tué tes quatre sœurs.

Vous le savez bien, ma mère, que je l'ai fait;
Mais, par mon regret et mon repentir,
Puisque Dieu m'a pardonné,
Ma pauvre mère, pardonnez aussi !

Je viens du feu du purgatoire,
Je retourne au feu de l'enfer;
Au feu de l'enfer pour y brûler,
Si vous ne daignez me pardonner.

Comment serais-tu pardonné ?
Tu as trop offensé Dieu;
Tu as trop offensé Dieu,
Tu m'as brûlé quatre meules de blé.

— Vous le savez bien, ma mère, que je l'ai fait;
Mais par mon regret et mon repentir,
Puisque Dieu m'a pardonné,
Ma pauvre mère, pardonnez aussi!

Euz tan ar plukator e teuann,
Da dan ann-ifern eo ez ann ;
Da dan ann ifern da zevi,
Ma na girit va fardoni.

— Penaoz e vez-te pardonet ?
Doue gan-ez zo re ofanset ;
Devet ec'h euz d'in em zi-forn,

Kaera loened, triouac'h loen-gorn.

— C'houzoc'h er-vad, va mamm,em [beuz ;
Hogen, dre c'hlac'har ha dre geuz,
Pa'z ounn pardonet gant Doue,
Va mamm baour, pardonit ive!

Euz tan ar plukator e teuann,
Da dan ann ifern eo ez ann ;
Da dan ann ifern da zevi,
Ma na girit va fardoni.

— Penaoz e vez-te pardonet ?
Doue gan-ez zo re ofanset ;
Doue gan-ez zo re ofanset,
Daou lamp arc'hant, daou aour [c'heuz laeret.

— C'houzoc'h er-vad, va mamm,em [beuz ;
Hogen, dre c'hlac'har ha dre geuz,
Pa'z ounn pardonet gant Doue,
Va mamm baour, pardonit ive !

Euz tan ar plukator et teuann,
Da dan ann ifern eo ez ann ;
Da dan ann ifern da zevi,
Ma na girit va fardoni.

Penaoz e vez-te pardonet ?
Doue gan-ez zo re ofanset,
O laza'r manac'h oc'h ann aoter,
Pa gonzakre korf hor Zalver.

— C'houzoc'h er vad, va mamm,em [beuz;
Hogen, dre c'hlac'har ha dre geuz,
Pa'z ounn pardonet gant Doue,
Va mamm baour, pardonit ive!

Je viens du feu du purgatoire,
Je retourne au feu de l'enfer ;
Au feu de l'enfer pour y brûler,
Si vous ne daignez me pardonner.

— Comment serais-tu pardonné ?
Tu as trop offensé Dieu ;
Tu m'as brûlé dans la maison du four,
Mes plus beaux animaux, dix-huit bêtes à cornes.

Vous le savez bien, ma mère, que je l'ai fait ;
Mais par mon regret et mon repentir,
Puisque Dieu m'a pardonné,
Ma pauvre mère, pardonnez aussi!

Je viens du feu du purgatoire,
Je retourne au feu de l'enfer ;
Au feu de l'enfer pour y brûler,
Si vous ne daignez me pardonner.

Comment serais-tu pardonné ?
Tu as trop offensé Dieu,
Tu as trop offensé Dieu,
Tu as volé deux lampes d'or et deux d'argent.

— Vous le savez bien, ma mère, que je l'ai fait ;
Mais par mon regret et mon repentir,
Puisque Dieu m'a pardonné,
Ma pauvre mère, pardonnez aussi!

Je viens du feu du purgatoire,
Je retourne au feu de l'enfer ;
Au feu de l'enfer pour y brûler,
Si vous ne daignez me pardonner.

— Comment serais-tu pardonné ?
Tu as trop offensé Dieu,
En égorgeant un moine à l'autel,
Au moment où il consacrait le corps de notre Sauveur.

— Vous le savez bien, ma mère, que je l'ai fait ;
Mais par mon regret et mon repentir,
Puisque Dieu m'a pardonné,
Ma pauvre mère, pardonnez aussi!

Eüz tan ar plukator e teuann ,	Je viens du feu du purgatoire ,
Da dan ann ifern eo ez ann ;	Je retourne au feu de l'enfer ;
Da dan ann ifern da zevi ,	Au feu de l'enfer pour y brûler,
Ma na girit va fardoni.	Si vous ne daignez me pardonner.
Penaoz e vez-te pardonet ?	— Comment serais-tu pardonné ?
Doue gan-ez zo re ofanset ;	Tu as trop offensé Dieu ;
Doue gan-ez zo re ofanset ,	Tu as trop offensé Dieu ,
Leorik da dad ac'h euz kollet.	Tu as perdu le petit livre de ton père.
— Leorik va zad n'eo ket kollet ,	— Le petit livre de mon père n'est pas perdu ,
Er mor ema triouac'h gourred ;	Il est dans la mer à dix-huit brasses de profondeur ;
Er mor ema triouac'h goured ,	Dans la mer , à dix-huit brasses de profondeur ,
Gant eur pesk bihan o viret.	Avec un petit poisson qui le garde.
'Met teir feillen ne deuz louzet	Trois feuilles seulement sont maculées
E leorik va zad a leret ;	Dans le livre de mon père dont vous parlez :
unan dre c'hoad, eunn all dre dan ;	Une par le sang, une par le feu ,
Unan all gant va daelou va-unan.	Et la troisième par mes propres larmes.
Va mamm , va mamm , a-zioud ho [skoaz ,	Ma mère, au-dessus de votre tête.
Sellit Jezuz stag oc'h ar groaz !	Regardez Jésus attaché à la croix !
Hen-nez en deveuz lavaret :	Celui-là a dit : Iann Es-Kolmwen-
Iann Es-Kolmwenn zo pardonet.	Est pardonné.
— Mar d-oud pardonet gant Doue ,	— Si Dieu t'a pardonné
Me as pardon , va map, ive.	Je te pardonne aussi , mon fils.
— Pardonet vez neb a bardon ,	— On pardonne à qui sait pardonner,
A lavaraz ann tad-paeron.	Répondit le saint patron.
— O tri-mil al loar, ar stered !	O trois fois mille (bénédictions) à la lune et aux étoiles !
O tri-mil ann heol benniget !	O trois fois mille (louanges) au soleil béni !
Eunn el euz 'nn env zo diskennet ,	Un ange descend du ciel ,
Da gaout Iann Es-Kolmwenn deuet ;	Descend et vient trouver Jean Es-Kolmwenn ;
Da gaout Iann Es-Kolmwenn deuet,	Vient trouver Jean Es-Kolmwenn
Evit kaer hen digemeret ;	Pour le bien recevoir ,
Vit digemeret he ene	Pour recevoir son âme
Da vont dar joaiou gant Doue.	Et la conduire aux joies de Dieu.